

EDITORIAL

Le thème comme « miroir coupant »

Dans leur ensemble sans doute les hommes doivent à jamais se dérober, mais la conscience humaine – dans l'orgueil et l'humilité, avec passion, mais dans le tremblement – doit s'ouvrir à l'horreur au sommet. (...)
Nous le savons, nous n'avons d'autre issue que la conscience.

Georges Bataille, *Les Larmes d'Eros* (1961)

S'il est une chose qui caractérise **Catherine Breillat**, c'est bien la constance de sa pensée. Ainsi ses propos récents s'inscrivent-ils dans la continuité de ceux qu'elle a toujours tenus. Se dédirait-elle aujourd'hui de déclarations faites à l'époque de ses premières œuvres, le roman *L'Homme facile* (1968) ou le film *Une vraie jeune fille* (1975) ? J'en doute. En revanche, la formulation en est désormais plus claire, donc plus accessible, voire « accueillante ». Terme étrange pour une femme de lettres et de cinéma dont la « dureté » a souvent été relevée (mais ne parlerait-on pas, pour un homme, de simple exigence ?). Ses propos récents, les voici :

« J'ai horreur des bons sentiments, qui pour moi sont les mauvais. Je pense qu'il faut être extrêmement lucide par rapport à soi-même. Si on vit dans le déni, on ne vit pas. Il y a des aspects de moi que je n'ai pas envie de révéler parce que je les trouve relativement honteux, mais au moins, je les connais. Construire une idéologie de soi-même où l'on n'est que blanc, où l'on n'a fait que des choses bien, c'est ne pas se connaître. Si je suis tombée amoureuse de La Nuit des forains de Bergman, le film qui m'a donné envie de devenir cinéaste, c'est parce que pour la première fois je me reconnaissais à l'écran. Je pense que c'est ça, le principe de la fiction : pour se connaître, il faut se reconnaître. On peut aussi se reconnaître dans les livres, mais au cinéma c'est encore plus troublant. » (1)

Cette conception du cinéma (de son cinéma), c'est donc à Bergman que Breillat la doit en premier. La réalisatrice est souvent revenue sur le personnage d'Harriet Andersson dans ce film de 1953, une figure féminine désirée et désirante en laquelle, suivant la logique d'un écran qui ferait miroir, elle se reconnut (c'est-à-dire prit conscience de ce qu'elle appellerait plus tard l'état spécifique de « vraie jeune fille ») et grâce à laquelle elle acquit *la connaissance d'elle-même*. Par extension, elle estime que chaque spectateur peut trouver son « corps de fiction », celui dans lequel il « se reconnaîtra secrètement » (2) et par lequel il se connaîtra, c'est-à-dire sortira du déni. Devenue cinéaste, CB soutiendra que ses films montrent le déni à l'œuvre chez ses héroïnes. Ainsi, à propos de *L'Été dernier*, en salles ce 13 septembre : « Je mets toujours en scène avec la contradiction. Je disais à mes acteurs : quand on dit une réplique, cela peut être la vérité, ou un mensonge, ou un mensonge que l'on se fait à soi-même, autrement dit le déni. J'ai toujours travaillé sur le déni et c'est fondamental : nier des choses qu'on sait intimement mais qu'on n'accepte pas » (3).

C'est en préparant son film le plus célèbre, *Romance* (1999), que Catherine Breillat découvrit *Salo ou les 120 Journées de Sodome* (1975), adaptation pasolinienne de l'ouvrage de Sade. Invitée à parler de cette œuvre « initiatique », « qui doit exister y compris si on n'est pas capable de la voir », elle reformule sa conception de l'art comme épreuve de vérité et sortie du déni et emploie une métaphore singulière : « [avec ce film], c'est du vitriol qu'on se prend dans la figure, c'est formidable ! Puisque, de toute façon, on passe son temps à essayer de ne pas être soi-même. Là, tout d'un coup, le miroir, il est coupant ! » (4).

En improvisant le concept de « miroir coupant », Breillat forge malgré elle un outil pour réfléchir à ce qui fait support à la connaissance de soi, dont l'astrologie. Réfléchir le thème, ce serait interroger

la place qu'occupe le déni dans nos analyses et interprétations. Le thème de naissance de l'individu – reflet de la subjectivité de son sujet – est une surface plane, comme l'écran de cinéma et comme le miroir, où l'on « voit » (décrypte) des choses de soi (autoanalyse) ou des autres (consultation). De ce miroir, il peut être fait plusieurs usages, dont deux parmi les plus évidents. Il est possible de « se voiler la face » : de n'y voir (en réalité, de s'y focaliser) que ce que l'on aime, en rejetant ce qui nous rabaisserait dans notre estime personnelle (narcissisme). Lorsqu'on fait de la prévision, cela se traduit par des mots galvanisants qui rendent confiant dans l'avenir mais minimisent ce qui fait contrepoids ; n'a-t-on « pas vu », ou « pas voulu voir » ? Il est également possible d'en faire un usage autrement complaisant : qui s'acharne sur les « points noirs » et alimente, l'air de rien, un dégoût de la vie (masochisme). En termes prévisionnels, c'est la tendance à « noircir le tableau ».

Une autre citation de CB indique une piste de confrontation aux bords tranchants du thème : « *Je me suis toujours définie comme un entomologiste : quelqu'un qui aime regarder les choses pour les connaître. On croit toujours qu'on connaît les choses... C'est parce qu'on les met de côté ! On les connaît pour ne pas vouloir les connaître, en fait. Donc je me suis dit : se mettre en face les choses, regarder, et regarder pourquoi on dit : 'ça, je connais, et je ne veux pas voir parce que je connais'. Qu'est-ce qui n'est pas regardable ?* » (5). Appliquée à l'astrologie, j'y vois une invitation à revenir sur ce qui a déjà été analysé et interprété (reprise), mais plus encore à investiguer les Aspects astrologiques dont on fait souvent une lecture hâtive, balisée, inféodée aux significations les plus répertoriées, alors que le contexte individuel est très important pour en déterminer les manifestations spécifiques.

Allons au bout de l'analogie cinéma-astrologie au prisme du spéculaire. Si le cinéma est facteur de reconnaissance et connaissance de soi, le propre de son dispositif est de projeter les images ; projeter, c'est aussi ce qu'effectue le spectateur sur les personnages au sens psychanalytique du terme (attribuer à autrui ce qui vaut pour soi-même, par déplacement). S'il n'est pas fréquent de projeter un thème de naissance (hormis lors de rétroprojections), il est certain en revanche qu'une interprétation de thème implique des projections (l'objectif étant qu'il y en ait le moins possible !).

La clé d'un thème – comme on parle de clef des songes – se trouve-t-elle dans l'acceptation de ce que l'on n'y veut pas voir (tout en le sachant : le déni) et l'identification de ce que l'on a tort d'y voir (tout en s'en persuadant : la projection) ? La meilleure façon de s'en emparer est-elle en consultation, par le concours d'un astrologue-adjurant, ou dans le face-à-face solitaire, introspectif et qui se doit d'être le plus impitoyable possible avec son propre thème ? Je me suis déjà demandé si l'astrologue, par une tournure de phrase (plus que par le contenu-même de cette phrase), par une métaphore, pouvait déchirer un voile dans la façon qu'a le consultant de se percevoir, lui suggérant ainsi quelque chose qu'il se nie. Toutefois, – et c'est en ce sens que j'incite plutôt à apprendre l'astrologie –, parvenir à « lever son déni » par soi-même me paraît source d'une plénitude plus grande qu'en y étant assisté. Mais est-il si simple de ne se ménager aucun « responsable », aucune échappatoire ? Car on pourrait poser la question autrement : préfère-t-on être coupé ou se couper soi-même ?

Ivan Hérard-Rudloff

[Astrologie – cinéma \(ivanherardrudloff.com\)](http://ivanherardrudloff.com) Rédacteur en chef de [Champs Astrologiques](http://champsastrologiques.com)

- (1) « Les règles de l'art », in *Les Cahiers du cinéma*, juillet-août 2023.
- (2) « Le film qui m'a inventée », in *Les Cahiers du cinéma*, septembre 2003.
- (3) « Le politiquement correct, cela veut dire qu'on ne réfléchit pas » ([Cineuropa](http://Cineuropa.com), le 27 mai 2023)
- (4) « Enfants de Salo », bonus DVD *Salo ou les 120 Journées de Sodome* (Carlotta, 2002).
- (5) « Entretien », bonus DVD *Anatomie de l'enfer* (Aventi, 2004).